

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 6

Rubrik: Primeurs

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DVD

«Ring»

de Hideo Nakata

Premier épisode d'une trilogie complétée par une suite («Ring 2», 1999) et par une «préquel», c'est-à-dire un épisode antérieur («Ring 0», 2000), «Ring» est l'antithèse des trois «Scream» de Wes Craven. Point de second degré rigolard, d'étudiants décérébrés ou de références aux classiques du cinéma d'horreur. Juste un concept diablement efficace, préférant la suggestion à la démonstration. Succès phénoménal dans toute l'Asie, à tel point que le film relança une nouvelle vague du cinéma d'horreur japonais, «Ring» suit l'histoire d'une journaliste en train d'enquêter sur un étrange fait divers. Une cassette maléfique annoncerait en effet à qui la visionne sa mort prochaine, programmée sept jours plus tard. Adoptant une mise en scène dont le réalisme accroît la crédibilité et l'angoisse sourde de son film, Hideo Nakata exploite avec une rigueur salutaire ce concept éminemment réflexif. Encore plus que devant un écran de cinéma, le spectateur ne peut que ressentir sa fragilité face à ces images fatales capables de tuer quiconque ose les regarder. Confrontant le Japon moderne avec son passé enfoui, «Ring» affirme une croyance réjouissante dans un genre qui, débarrassé des effets spéciaux, des effusions de sang et des monstres irréels, ne peut plus se reposer que sur la force de sa mise en scène et de son montage. Une interview du réalisateur, qui revient sur le destin fabuleux de «Ring», accompagne l'impeccable copie du film. (rw)

Avec Miki Nakatani, Hiroyuki Sanada... (1998, Japon, 1 h 32). DVD Zone 2. Sous-titres français. Distribution: Dinifan.

«Trouble Every Day»

de Claire Denis

Après «J'ai pas sommeil», lecture d'un fait divers parisien mettant en scène un tueur de vieilles dames, puis «Beau travail», exploration poétique de la légion étrangère, Claire Denis poursuit une œuvre de plus en plus en marge des schémas narratifs classiques avec «Trouble Every Day», récit parallèle de deux couples, l'un américain, l'autre français. Vincent Gallo et Béatrice Dalle y sont les victimes d'une pathologie étrange qui les oblige à dévorer littéralement leur partenaire sexuel lors de l'acte lui-même. Récupérant de manière très personnelle l'esthétique du film d'horreur, Claire Denis réussit un chef-d'œuvre radical et envoûtant hanté par la passion et le désir. Un simple travelling dans un couloir d'hôtel vide suffit à installer une angoisse persistante, un climat de danger permanent dans lequel proies et

prédateurs entament une longue danse amoureuse et mortifère. Quasi chuchoté, le commentaire audio de Claire Denis et de sa chef-opératrice attitrée, l'excellente Agnès Godard, rend compte du souci obsessionnel de la cinéaste pour les corps, la sensualité, le geste poétique. Une sensibilité qui donne tout son prix à «Trouble Every Day», grande œuvre primitive qui transpire le cinéma à l'état pur. (rw)

Avec Béatrice Dalle, Vincent Gallo... (2001, France, 1 h 45). DVD Zone 2. Français. Distribution: Disques Office.

Livres

«Manoel de Oliveira»

Sous la direction de Jacques Parsi

Ce recueil d'articles a paru dans le sillage de la rétrospective organisée l'an passé par le Centre Pompidou de Paris. Il propose une introduction solide et développée à l'œuvre et à la personnalité artistique de Manoel de Oliveira. Les spectateurs romands ont pu apprécier récemment l'immense talent de ce grand cinéaste portugais lors de la sortie du magnifique «Je rentre à la maison» (2001). Certains ont considéré ce film montrant un comédien âgé, en fin de parcours (Michel Piccoli), comme le testament d'un réalisateur parvenu au terme de sa carrière. Celle-ci s'étale en effet sur 70 ans, le premier film de Oliveira – un documentaire sur le fleuve Douro – datant de 1931! Cette trajectoire exceptionnelle, qui couvre l'ensemble de l'histoire du cinéma allant de la fin du muet à l'ère des images numériques, ne paraît pourtant pas en voie d'extinction, puisque le vaillant nonagénaire a tourné déjà deux films depuis «Je rentre à la maison». Le livre est composé d'une série d'analyses générales et, enfin, de témoignages de deux collaborateurs fidèles, le producteur Paolo Branco et le chef-opérateur helvétique Renato Berta. L'occasion pour beaucoup de découvrir l'œuvre d'un résistant de toujours qui n'a pu s'exprimer en toute liberté qu'après la chute du dictateur Salazar, en 1974. (lg)

Centre Pompidou / Mazzotta, Paris / Turin, 2001, 240 pages.

«Eastwood, la boucle et le trait d'union»

de Nicolas Chemin

Décidément, Clint Eastwood n'en finit pas de susciter les exégèses en France. Après le livre de Patrick Brion chroniqué dans le dernier numéro de *Films*, voilà un nouvel ouvrage consacré au cinéaste et comédien américain. Mais si la Voix du Ciné-Club de France 3 demeurerait bien générale, Nicolas Chemin emprunte pour sa part une voie originale, limi-

tant son approche de l'œuvre d'Eastwood aux westerns. C'est en effet dans ce genre et sous la direction de Sergio Leone, Don Siegel, Ted Post ou John Sturges que le grand Clint accéda au statut de star, sans parler de la série télévisuelle où il fit ses débuts, «Rawhide». Ce sont les quatre westerns réalisés par Eastwood qui ont retenu l'attention de l'auteur: «L'homme des hautes plaines» («High Plains Drifter», 1973), «Josey Wales, hors-la-loi» («The Outlaw Josey Wales», 1976), «Pale Rider» (1985) et le multi-oscarisé «Impitoyable» («Unforgiven», 1991). A ce corpus, Chemin ajoute «Bronco Billy» (1980), odyssée contemporaine d'un show ambulant évoquant le Far West. Le travail d'Eastwood sur les figures et les structures classiques du genre est analysé sous un angle particulier, à mi-chemin entre des perspectives religieuses, mythologiques et symboliques. Cet ouvrage signale le retour aux affaires de l'éditeur Dreamland, spécialisé dans le commentaire érudit de la culture populaire et que des rumeurs pessimistes avaient trop vite enterré. (jlb)

Dreamland, Paris, 2002, 125 pages.

Disques

«Collateral Damage»

On imagine sans peine qu'écrire la musique d'un film avec Arnold Schwarzenegger n'a pas dû donner beaucoup de migraines à Graeme Revell, l'un des compositeurs les plus actifs d'Hollywood. Sans chercher une approche originale, le compositeur récupère ses musiques du «Siège» pour l'ambiance politico-ethno du film et de «Tomb Raider» pour les scènes d'action. Mais tel un John Williams ou un Jerry Goldsmith, le rodage de son style est au point et sa musique pour «Collateral Damage» d'une indéniable perfection. Mais si l'efficacité est au rendez-vous, il faudra encore un projet plus personnel pour l'émotion. (cb)

Musique de Graeme Revell (2001, Warner)

«Charlotte Gray»

En état de grâce depuis sa musique pour «Shakespeare In Love», Stephen Warbeck se plaît à éviter les films rappelant celui qui a fait son succès pour se concentrer sur des sujets plus difficiles. Après son brillant «Quills», il livre aujourd'hui sa plus belle composition avec «Charlotte Gray». Romantique sans être larmoyante, émouvante sans être complaisante, cette musique est l'une des rares à pouvoir se passer des images du film, telle une symphonie ayant sa cohérence propre. Ce chef-d'œuvre devrait valoir à Warbeck l'opportunité d'être contacté par les metteurs en scène les plus exigeants. (cb)

Musique de Stephen Warbeck (2001, Sony)

